

DU MÊME AUTEUR

Carnets de voyage, 1995-2008

Diagonale italienne : Suite romanesque historique de cinq livres, durant la Guerre froide et les années de plomb italiennes, de 1973 à 1983.

Le terme Diagonale italienne évoque surtout le jeu d'échecs, où la diagonale du fou, dite italienne, donne d'emblée des parties ouvertes et aiguës, mais aussi le centre de gravité, plutôt italien, de la série.

- 1) Arnaque à l'Or Noir
- 2) La Pieuvre au Vatican
- 3) Alessa ils veulent ta peau
- 4) Liste occulte
- 5) L'Impasse turquoise

En anglais :

The Octopus at the Vatican (translation of La Pieuvre au Vatican)

Retrouvez l'actualité de l'auteur sur :
christophemercier.com

LISTE OCCULTE

Copyright

Couverture : © 2022 jeremiemercier.com

Texte : © 2022 ; éd. 06/24 christophemercier.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 979-10-359-2060-9

Dépôt légal : septembre/2022

Achevé d'imprimer en France

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

LISTE OCCULTE

Christophe Mercier

Bien qu'inspiré de personnages et de faits historiques réels, ce récit brode sur l'Histoire, mais représente bel et bien une fiction. Les scènes qui incluent des personnes historiques sont donc de pure affabulation et ne représentent pas la réalité. Ainsi, les pensées, les propos, les intentions ou les actes prêtés aux personnages de ce roman, quels qu'ils soient, ne sont qu'invention romanesque.

Personnages, sigles et acronymes, sources et bibliographie figurent en fin de livre.

à mes merveilleux proches

I

3 août 1980 - Hôpital de Bologne

Le hurlement la transperça. Alessa¹ se réveilla, quasi nue sur un brancard à roulettes, dans un corridor d'hôpital. Il y eut un bruit aigu en cascade, qui rappelait de la vaisselle cassée. La porte de la salle d'op, à hauteur de sa tête, s'ouvrit avec violence sur un homme jeune, en blouse maculée de sang, qui s'enfuyait en pleurant.

— Le cinquième que je perds en vingt minutes, c'est trop, j'ai plus !

Son désespoir sombrait au loin, au détour du couloir. En même temps, elle vit sortir, de la salle, des cadavres à moitié recouverts, poussés par des blouses blanches.

¹ Liste des personnages en fin de livre.

Les chambres des soins intensifs étaient surchargées, suite à l'attentat de la gare. Les blessés légers étaient soignés où l'on pouvait. C'était son cas. Elle souffrait d'une commotion qui nécessitait le repos, mais elle ne présentait ni hémorragie interne ni blessure, car elle avait eu la chance de se trouver assez loin du lieu de l'explosion. Elle demanda des nouvelles de ses amis. On ne savait pas encore, mais il y avait des centaines de victimes. On commençait juste à répertorier les noms. Beaucoup ne portaient aucune pièce d'identité sur eux, ou bien elles avaient été détruites lors de la déflagration.

Couchée dans son couloir, Alessa éprouvait la sensation d'être dissociée, de ne pas exister. « Est-ce que l'explosion a touché mon cerveau ? » Elle somnolait, se rendormait, se réveillait avec ce sentiment étrange.

Les jours et les nuits passèrent ainsi sous les néons permanents, se confondirent les uns avec les autres. Puis, on parvint à la mettre dans une chambre commune. Les guérisons et les morts avaient libéré des places. Les derniers, surtout. Bien qu'amoindri, ce feeling de décalage, d'absence, était toujours présent.

« Est-ce que j'existe ? »

Absurde.

En même temps, sa raison lui disait qu'elle était la proie d'une hallucination.

Elle se pinçait jusqu'à la douleur : elle était bien vivante. Pour ne pas finir à l'asile, elle prit sur elle d'apaiser seule cet orage mental. Elle espérait qu'avec le repos, cette idiotie la quitterait. Elle n'allait pas aller clamer dans les rues, à peine sortie de l'hôpital :

– Vous êtes tous des ectoplasmes, laissez tout tomber, vous n'êtes rien, vous êtes moins que des éphémères !

Savonarole avait été envoyé au bûcher pour moins que ça.

« Boucle-là, ferme ta gueule ! » s'enjoignait-elle.

Mario, son compagnon, était mort.

Était-ce lui qui succombait à son côté dans l'ambulance, avant qu'elle perde connaissance ? Elle était si triste. Mais elle avait entraperçu dans quel état la bombe l'avait laissé. Elle se consolait qu'il ne soit pas resté estropié pour la fin de ses jours. Qu'il n'ait pas souffert longtemps. Si c'était bien lui. Les survivants se consolaient comme ils pouvaient.

Fabio, son ancien collègue et ami de la revue *Fendinebia*, était mort sur le coup. Il n'avait, sans doute, pas eu le temps de s'en rendre compte.

Mais Vittorio, le compagnon de Nancy, avait souffert trois jours avant de succomber.

Des cinq amis qui avaient rendez-vous ce jour-là, seules Nancy et elle avaient survécu. Nancy était gravement blessée à l'hôpital où elle resterait encore des semaines. Les médecins disaient qu'elle se rétablirait.

Ses parents téléphonèrent à Alessa d'Australie. Mais l'appel qui mit en émoi le service fut celui du président des États-Unis.

– Ma chérie, comment vas-tu ?

– Bien tonton, tu es gentil de m'appeler. Je sors demain, je n'ai que des contusions superficielles. Juste un peu secouée dans ma tête, mais ça va.

– Je viendrais bien te voir et passer quelques jours avec toi, mais dans ma position...

– Bien sûr, mais ton appel me fait beaucoup de bien. Comme celui de tante Rosalyn et de mes parents. Tu sais, c'est horrible, ce qui s'est passé ici. Il y a des blessés qui ne se remettront jamais. Beaucoup de femmes et d'enfants parmi les victimes.

– C’est abominable. Quand penses-tu être en mesure de voyager ? J’aimerais te voir. J’ai des choses à te dire.

– Au milieu du mois, ça devrait aller, j’espère.

– Viens dès que tu le peux sans danger pour ta santé. Je me réjouis de te revoir. Je t’embrasse fort.

Dans le même hôpital, alors qu’Alessa convalescente venait juste de sortir, son amie Nancy Jones gisait encore très mal en point. Elle savait qui elle était, comment elle s’appelait. Mais elle ne voyait rien et ne ressentait pas grand-chose. Elle percevait qu’on s’affairait autour d’elle, qu’on lui parlait, qu’on bougeait son corps. Elle entendait, mais ne pouvait ni s’exprimer ni voir.

Une voix chuchota à son oreille. Il lui sembla la reconnaître. C’était une voix d’homme. Quelqu’un de chaleureux, joyeux, amical. Sa conscience s’effaça. Elle refit surface, comme si elle émergeait d’une profondeur confortable.

– Nancy, c’est Aldo. Aldo Bonassoli, le cousin de Vittorio. Je sais que tu ne peux pas parler pour l’instant, mais que ça reviendra. Si tu m’entends, bouge ta main droite. Ou juste un doigt, je comprendrai.

Elle ressentit du bonheur d’entendre cette amitié si proche. Elle se concentra, parvint à bouger deux doigts de sa main droite. La gauche, elle ne la sentait pas.

Aldo vit la main bouger. Nancy était dans un sale état. Un monceau de tuyauteries, de fils entourait la blessée, couchée sur le dos, à la renverse. Les médecins devaient savoir ce qu'ils faisaient. Malgré ses vastes connaissances scientifiques, Aldo n'y comprenait rien. La vision était impressionnante. Les quatre lits contigus étaient occupés par les grands blessés de la gare, pansés de manières différentes, selon les organes vitaux touchés.

– Je t'ai reçue cinq sur cinq, Nancy. Tu parles très bien avec tes doigts. Repose-toi. Je n'ai pas le droit de rester longtemps. Je reviens demain. Je reviendrai tous les jours. Bientôt, tu seras rétablie et on pourra boire un verre. Ciao bella !

En sortant, il croisa la toubib. Elle l'entraîna dans le corridor.

– Elle va s'en sortir ?

– Oui. Le pronostic vital n'est pas en jeu. Mais, si tout va bien, elle en a pour plusieurs semaines, avant de pouvoir sortir.

– Son compagnon, Vittorio Petri, était mon jeune cousin. Il est mort.

– Oui, je sais. C'est mon équipe qui a essayé de le sauver. Durant trois jours, il a lutté. Mes condoléances.

– On peut dire à Nancy Jones qu'il est mort ?

– Non, c'est trop tôt. Elle est trop faible.

– Si elle demande ?

– Elle ne le demandera pas. Elle ne peut pas s'exprimer pour l'instant. Continuez à lui parler. De choses optimistes. Ça l'aidera puissamment à récupérer. Pas la tristesse.

– Compris. D'ordinaire, j'aime faire le pitre. Mais ces jours, je n'en ai aucune envie.

Elle sourit.

– Des paroles tendres suffiront.

Alessa Lombardi arrivait, clopinant sur ses béquilles.

– Vous ne pouvez pas entrer maintenant. Elle est en soins. Après, elle doit se reposer. Et nous n'admettons qu'une seule visite à la fois par chambrée. Sinon, c'est trop bruyant pour les malades. Certaines visites s'épanchent, pleurent, crient même. On doit faire la police. Vous pouvez attendre dans la salle d'attente, après avoir pris un billet à la réception. On viendra vous chercher. Ce ne sera pas long, chaque visiteur n'a droit qu'à cinq minutes.

Après avoir tiré un café à la machine, Aldo et Alessa se rendirent à la salle d'attente. Leur proximité avec Nancy et avec Vittorio les rapprochait. Ils se sentaient liés l'un à l'autre par un fil invisible.

Chaque jour, ils allaient voir Nancy. Puis, ils prirent l'habitude de se rencontrer à l'extérieur, dans les bars, les restos, où ils refaisaient le monde et s'interrogeaient,

comme toute l'Italie, sur le pourquoi, le qui, le comment du drame qui nimbait Bologne de poussière.

Nancy se remettait. Un jour, on put lui ôter le pansement qu'elle avait sur les yeux. Elle voyait des deux yeux. Plus tard, elle put s'exprimer. Faiblement, mais, en collant son oreille contre sa bouche, on pouvait distinguer ce qu'elle disait.

Ce jour-là, Aldo était au milieu de ses cinq minutes. Alessa le suivrait. Il avait reçu le feu vert de la docteur pour annoncer la nouvelle à Nancy.

Elle chuchota comme la veille.

– Vittorio ?

La veille, il avait fait semblant de ne pas comprendre et avait répondu à côté. Puis, il s'en était allé.

Il répondit.

– Nancy, il faut t'accrocher. Il n'a pas souffert.

Les pupilles de la blessée s'écarrillèrent un peu, ses paupières se fermèrent, une larme, une seule, coula sur sa tempe. Il l'essuya, l'embrassa et quitta la chambre.

Quatre jours plus tard, Nancy parlait distinctement. Aldo l'informa qu'il ne viendrait pas durant quelques jours. Il allait voir les parents de Vittorio.

– Tu peux me dire vos dernières minutes ? Après que vous vous êtes retrouvés à la gare. Je pourrais le leur dire de ta part, si tu veux. Mais si c'est trop dur, laisse tomber.

– Non, ça va. Qu'est-ce que ça change, que je raconte ou non. De toute façon, il est mort, à présent. Je crois même que ça me fait du bien d'évoquer ces derniers instants de bonheur avec lui, avant que tout s'efface. On ne s'en rendait juste pas assez compte. On fait comme si c'était acquis pour toujours. Mais là, on était si heureux de...

Sa voix se voila.

... de se retrouver, d'être de nouveau ensemble, après des semaines de séparation, à cause de nos boulots.

Elle raconta par le menu, comme si ces quelques minutes avaient duré un siècle. L'arrivée du train de Vittorio, depuis Lugano et Milan, leurs retrouvailles sur le quai, la descente dans les sous-voies, bras dessus, bras dessous, se faisant des câlins, leur attente sur un banc, à l'ombre sur le quai maudit, la nonna qu'ils avaient hissée dans le wagon, la déflagration qui avait été comme un effacement, une plongée dans le néant.

– Tu vas le voir, lui aussi, murmura-t-elle ?

– Oui, bien sûr, il a aussi le droit de savoir. Ils étaient si proches. Mais on doit le protéger. Motus, même avec Alessa.

– Surtout avec Alessa, s’arracha-t-elle un pauvre sourire, le premier depuis des semaines. Elle est journaliste !

Elle hésita une seconde et continua, baissant encore la voix.

– Sur le quai, Vittorio m’avait soufflé qu’il lui avait confié un secret vital pour la démocratie italienne. Il l’avait appris quand il était pape. C’est tout ce qu’il a eu le temps de me dire, avant qu’on aide la dame à monter dans le wagon. Essaie d’en savoir plus !

août 1980 - Lugano, Suisse

Grâce à son cousin Aldo Bonassoli, le défunt pape Jean-Paul 1er était au paradis.

Aldo poussa la grille qui donnait sur l’arrière du petit immeuble. C’était entretenu à minima, du gravier sur les passages, de l’herbe, parfois haute, beaucoup d’arbres. La demeure était divisée en trois appartements, un par étage. Albino Luciani occupait celui du rez-de-chaussée, côté sud. Le jardin ombragé, vaste et rempli de bric-à-brac, était ouvert à tous les occupants de la maison. De temps à autre, la porte métallique, qui donnait sur la rive du lac,